maître décédé en janvier 2020. L'école espagnole de l'analyse lexématique initiée par Benjamin García Hernández est illustrée par les contributions de Luis Unceta Gómez (*cognoscere*, *quarere*).

En conclusion, cet ouvrage est scientifiquement remarquable et novateur et son utilité pour les spécialistes de linguistique latine est indéniable. Il pourra également être consulté avec profit par les chercheurs en langues romanes et son intérêt s'étend à tous ceux dont la curiosité concerne les langues, leur histoire, la formation des mots mais aussi la civilisation romaine. L'enrichissement des connaissances et des méthodes de recherche en la matière élaborées depuis plus de cinquante ans impose une actualisation des manuels et dictionnaires concernant la langue latine écrits en français dans la première moitié du vingtième siècle, « usuels » qui ont formé tant de chercheurs en France et ailleurs. Ce projet ambitieux est donc pleinement justifié. La publication dont nous avons rendu compte est un bon début et nous ne pouvons qu'espérer la poursuite de cet *opus magnum*.

Chantal Kircher.

Éditions de textes. Collections

Collection des Universités de France

Les désordres liés à la Covid ont été précédés pour notre société du décès subit de notre administrateur M^me^ Champeaux, qui s'occupait avec son dévouement bien connu de l'envoi des ouvrages pour comptes rendus. Il est résulté de la conjonction de ces événements que le tome III de la Langue latine *de Varron a été confié successivement à deux recenseurs distincts. L'intérêt tout à la fois de l'ouvrage en question et de ses recensions justifie à nos yeux que soient publiées, à titre exceptionnel, deux notules, qui du reste se complètent heureusement.*

Varron, *La langue latine*, livre VII. Texte établi, traduit et commenté par Pierre Flobert (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2019, tome III, xlvi et 111 pages en partie doubles.

Après l'édition du livre VI du *De lingua Latina* de Varron dans la même collection (C.U.F.) en 1985, Pierre Flobert (désormais P.F.) nous livre en 2019 l'édition du livre VII.

Dans son introduction (copieuse : pages vii-xlvi), P.F. considère que le texte transmis se réduit au manuscrit F, dont la primauté ne fut reconnue qu'à partir du xix^e^ siècle. Il s'agit d'un manuscrit bénédictin copié au Mont-Cassin au xi^e^ siècle, où il fut découvert par Boccace vers 1355, avant de disparaître dans diverses pérégrinations. Il comporte d'importantes lacunes, des « fautes », des omissions, et, en outre, la *scriptura continua* entraîna de mauvaises coupures entre les mots dans les interprétations et éditions des diverses époques. De surcroît, la tradition indirecte fournit peu de renseignements. Aussi le travail d'établissement du texte a-t-il été délicat, nécessitant des corrections et des conjectures.

L'apparat critique établi par P.F. a pour but de donner l'origine des modifications apportées à ce manuscrit F, dont l'orthographe est celle de la République tardive,

mais où se trouvent de nombreux archaïsmes. Les pages XXI-XXXII de l'introduction offrent une précieuse liste des éditions du *De lingua Latina*.

La présente édition offre plusieurs avantages. En premier lieu, l'Introduction situe le livre VII au sein de l'ensemble de l'œuvre et, en particulier, au sein de la triade des livres V, VI, VII, qui traitent respectivement de l'espace, du temps, et du vocabulaire des poètes. Cette introduction, dépassant les limites du livre VII, donne une vue synthétique de plusieurs concepts essentiels élaborés et développés par Varron.

Si Varron choisit de parler des termes des poètes, c'est qu'il considère les poètes comme de grands créateurs de mots et parce que la poésie conserve des éléments linguistiques anciens précieux, que la *uetustas* a altérés ou fait disparaître. Bref, en termes linguistiques contemporains, Varron nous livre des faits linguistiques qui, à son époque, sont devenus des archaïsmes reflétant des états de langue antérieurs.

Le second avantage de cette édition est que le texte, conformément à la tradition de la C.U.F., est utilement segmenté par des titres et sous-titres indiquant le contenu du passage ou du paragraphe. Ainsi P.F. a-t-il réparti le livre VII en quatre parties : *Introduction* (§ 1-5), I. *L'espace chez les poètes* (§ 6-71), II. *Le temps chez les poètes* (§ 72-106), *Conclusion* (§ 107-110). Et les parties I et II sont subdivisées en deux sous-parties, lesquelles contiennent les paragraphes numérotés légués par la tradition. Ces titres, sous-titres et sous-sous-titres sont particulièrement éclairants pour comprendre le cheminement de la pensée de Varron.

Ainsi le début du texte est-il rendu plus explicite grâce au titre : *Le temps retrouvé,* puis aux sous-titres : « L'archéologue et l'étymologiste ». « La poésie conservatoire d'archaïsmes ». « Action déformante du temps ». « Limites de l'étymologie ». Les première et deuxième parties établies par P.F. éclairent également le contenu grâce à une organisation faisant apparaître la rigueur du développement varronien : I. *L'espace chez les poètes*. A. *Dénominations : le ciel, la terre, l'eau*. B. *Contenu de l'espace* : *infulae, camenae, cascus, ambe, canes, camilla, subulo, Faunus, Paluda, Epeus, Luca bos*. *Chez Ennius. Lucilius et les poissons. Retour à Ennius. Plaute*. II. *Le temps chez les poètes*. A. *Les divisions du temps : le ciel, la terre*. B. *Contenu du temps* : *Temps accessoire. Cris. Nexum. Liquare*.

P.F. montre que, parmi les poètes dont les termes sont mentionnés par Varron, la première place revient à Naevius (§ 107-108). Viennent ensuite Plaute, Ennius, Pacuvius, Accius, Lucilius, Caecilius. P.F. remarque qu'à l'exception de Catulle, Varron cite seulement des poètes antérieurs à l'époque de Sylla et qu'il ne cite pas ses propres *Satires Ménippées.*

Cette présentation de P.F. permet aussi de mieux dégager les nombreux phénomènes lexicaux illustrés par Varron : la métaphore (*translatum* § 23 et 103), la métonymie, la catachrèse, la synecdoque, l'antonomase, les termes faits sur des onomatopées, les interjections (§ 93) et les nombreuses polysémies, par exemple à propos de *templum* (§ 6), pour lequel Varron propose, comme souvent, plusieurs interprétations étymologiques.

La traduction est, bien sûr, très exacte et fort élégante. On remarquera seulement la traduction de l'expression verbale lexicalisée contenant l'interjection *mu* dans le § 101 : *Neque, ut aiunt, mu facere audent*. « Et, comme on dit, ils n'oseront faire ouf (*mu*). ». La traduction par « ne pas faire « ouf ! » dénote une absence de soulagement puisque l'interjection « ouf ! » exprime le soulagement du locuteur. Or, la signification de l'expression *non mu facere,* qui contient l'interjection « *mu* ! » reproduisant le son d'un murmure ou d'un grognement, est « garder un silence complet, ne pas parler » et littéralement « ne pas même émettre le son *mu* ! », c'est-à-dire ne pas même émettre un murmure ou un grognement, qui sont de simples sons situés en-deçà de la double articulation d'un énoncé linguistique. En respectant cette signification de

mutisme de *non mu facere*, la traduction devient : « Et ils n'oseront pas, comme on dit, émettre la moindre parole/le moindre son. »

Le commentaire force l'admiration par son érudition et la masse d'informations fournies. Certains points sont longuement développés avec des détails sur les articles cités, nombreux et parfois très récents : par exemple page 41 (note 2 du § 1) à propos de la conception varronienne de l'*impositor* et de l'*impositio* des mots ; ou bien p. 46 (note 5 du § 8) à propos de *cortumio.* Au contraire, certaines étymologies sont données sans référence à leurs auteurs comme si elles étaient évidentes et admises par tous : par exemple pour *bonus* (p. 68, note 2 du § 49) le rapprochement avec les termes grecs δήιος « ennemi » et δαί « au combat ». D'autres étymologies sont évacuées sans discussion : par exemple dans la même note, l'étymologie des auteurs latins par le nom de nombre « deux » (lat. *duo*, etc.). D'autres étymologies, enfin, sont ignorées : par exemple pour l'adjectif *bonus* « bon », l'étymologie par le nom des biens et du butin, qui ne fait pas l'unanimité, mais fut défendue avec d'assez bons arguments. Certains termes sont déclarés d'emblée d'origine obscure alors qu'il existe des éléments d'interprétation possibles, déjà suggérés par des publications : par exemple le terme *reciprocus* (p. 77, § 80, note 3).

En conclusion, on peut affirmer que, sans aucun doute, cette nouvelle édition du livre VII du *De lingua Latina* de Varron est particulièrement précieuse et réussie, et qu'elle doit impérativement figurer dans la bibliothèque de tous les latinistes, varroniens ou non.

Michèle Fruyt.

Dans le prolongement de son édition avec traduction et commentaire du livre VI *De lingua Latina* (Paris 1985), Pierre Flobert poursuit son entreprise éditoriale du traité sur *La Langue latine* de Varron par la publication en 2019 – toujours dans la CUF – du livre VII. C'est pourquoi les spécialistes du Réatin aussi bien que les lecteurs de bonne foi se réjouiront de constater que le Professeur Flobert a considéré Varron non comme un simple polygraphe écrivant sur des domaines variés, mais comme un véritable encyclopédiste accumulant systématiquement des connaissances dans l'ensemble des branches du savoir humain – à preuve les neuf livres de ses *Disciplinae* où il proposait une vaste synthèse des arts libéraux qui embrassait et ordonnait, selon une doctrine très articulée, l'intégralité de la science connue. À la suite d'un naufrage sans doute précoce, Varron historien, Varron théologien, Varron juriste et Varron poète avaient entièrement disparu, mais par un déconcertant paradoxe un Varron mineur, Varron agronome, fut sauvé. Quant à Varron grammairien, seuls quelques livres de lui survivaient. Pourtant c'est surtout le nom de grammairien qui rendait le mieux compte de l'activité permanente et fondamentale du Réatin – en particulier à cause des vingt-cinq livres du *De lingua Latina* que, comme son *opus magnum*, il dédiait en 45 à Cicéron.

En tout état de cause, cette somme linguistique – probablement écrite entre 47 et 45 pendant les loisirs lettrés que laissaient aux sénateurs les victoires de César – traduisait le vif intérêt du Réatin pour les phénomènes de langue. L'ouvrage comportait, après un premier livre servant de préface, vingt-quatre autres livres répartis selon une division rationnelle (conformément à la méthode de l'auteur marquée par l'arithmologie pythagoricienne) en quatre groupes de six livres ou hexades. Malheureusement on ne parvient à en saisir que les grandes lignes : un premier groupe de six livres concernait l'*impositio uerborum* (II : arguments contre l'étymologie ; III : arguments pour l'étymologie ; IV : objet de l'étymologie ; V : catalogue des mots exprimant les lieux et les choses ; VI : catalogue des mots exprimant les temps et les

actions ; VII : catalogue du vocabulaire poétique) ; un second groupe, de six livres aussi, portait sur la *declinatio* (VIII : arguments contre l'analogie ; IX : arguments pour l'analogie ; X : objets de l'analogie ; XI à XIII : pratique de la flexion ?) ; les troisième et quatrième hexades abordaient peut-être la question de la syntaxe. Précision supplémentaire de l'éditeur concernant la structure du traité varronien : dans chaque hexade les trois premiers livres examinaient le problème étudié sous son angle général, théorique, tandis que les trois derniers s'attaquaient à ses aspects concrets.

On saura gré à Pierre Flobert d'avoir insisté, dans sa riche introduction, sur « la démarche intellectuelle de Varron » au livre VII du *De lingua Latina*, tant il est vrai que le Réatin passait à ses yeux pour un authentique philosophe – auteur notamment d'un *Liber de philosophia* (traité d'éthique où sont définis les fondements du bonheur humain), d'un *De forma philosophiae* en trois livres (couronnement des *Disciplinarum libri IX* et qui contenait une ultime interrogation de Varron sur les fins de l'homme) et de *Logistorici* (« Dialogues philosophico-historiques ») en soixante-seize livres à thèmes moraux associant un personnage d'exception récemment disparu et un sujet de méditation. C'est ainsi que Pierre Flobert inscrit sa définition de « la place du livre VII » dans le sillage même de la réflexion philosophique et scientifique de Varron sur les catégories fondamentales de l'entendement que sont l'espace – qui contient toutes les étendues finies (livre V) – et le temps – lié à l'expérience de la durée (livre VI). Et de fait, le savant français aborde ensuite la partie du traité varronien réservée à la poésie – genre prévalent dans la littérature latine archaïque, puisque la prose se limitait alors à des textes juridiques, religieux ou philologiques. Du reste, « le plan du livre VII », énoncé sous la forme d'une quadripartition – espace/temps, matière/action – reflète cette dimension philosophique de l'œuvre. Reprenant la thématique du livre V, la *Première partie* traite de l'espace chez les poètes : d'abord les trois éléments – l'air, la terre et l'eau – du point de vue de l'onomasiologie (ou désignation par un mot), en privilégiant le ciel, siège des dieux, puis le contenu de l'espace du point de vue de la sémasiologie (science des significations, partant du mot dont elle étudie le sens), en insistant sur l'archaïsme des mots-vedettes, avant de s'intéresser à Ennius, à Lucilius au sujet des poissons et à Plaute, en commençant par des noms d'astres et en incluant quelques parenthèses naeviennes. Quant à la *Seconde partie*, elle concerne symétriquement le temps, d'abord ses divisions, dans le ciel et sur la terre, puis son contenu : le temps accessoire, la durée, les répétitions et les digressions.

Rien d'étonnant si, dans un livre dédié au vocabulaire poétique où abondent les citations d'auteurs, ce sont les poètes qui ont exclusivement retenu l'attention du Réatin – depuis les très anciens créateurs des *Carmina Saliaria* (hymnes que les Saliens accompagnaient de leurs danses dans des villes autres que Rome) ou du *Carmen Priami* (qui racontait les malheurs des Troyens) jusqu'à son contemporain et ami Valerius de Sora (qui composa un *De rerum natura*) en passant par les tragiques et les comiques latins. En rappelant l'ardente obligation faite au grammairien d'expliquer et de juger en priorité les poètes, Varron répercute un impératif catégorique transmis par les Alexandrins. Car on sait que Denys le Thrace, *Gramm.* 1, divise la grammaire en six parties : la lecture attentive des textes, l'explication des tropes poétiques, l'élucidation des mots rares, l'étymologie, l'analogie, la critique des poèmes. D'où l'on voit que la poésie est trois fois spécialement impliquée : tropes, termes peu usités, jugement. Ainsi le recours à la poésie est essentiel, attendu que ce genre représente un précieux conservatoire de mots anciens, oubliés. Elle remonte au temps immémorial des *uates*, auteurs de poèmes en vers saturniens, et pratique largement les emprunts au grec – dans les domaines culinaire, vestimentaire et littéraire. Mais il y a plus. Pierre Flobert a souligné avec justesse une prédilection constante de Varron pour le style et les figures de rhétorique chez les poètes : la

métaphore (procédé de langage qui consiste à employer un terme concret dans un contexte abstrait par substitution analogique, sans qu'il y ait d'élément introduisant formellement une comparaison), la métonymie (procédé par lequel on exprime un concept au moyen d'un terme désignant un autre concept qui lui est uni par une relation nécessaire), la catachrèse (figure visant à détourner un mot de son sens propre), l'antonomase (trope qui consiste à désigner un personnage par un nom commun ou une périphrase le caractérisant) et l'onomatopée (création de mot suggérant ou prétendant suggérer par imitation phonétique la chose dénommée). Ainsi se constitue, d'après P. Flobert, une véritable poétique varronienne (VII, 2 : *poetice*), autrement dit un système de composition des poèmes (*ibid.* : *poemata*) et de construction des vers – annonciateur d'un *De poematis* (*ibid.*, 34) en trois livres qui devait faire la part belle aux citations, à l'opposé des théories d'un Philodème dont les exposés abstraits ressortissent aux discussions savantes voire à la polémique. Encore ce souci qu'avait le Réatin de se référer à une théorie générale de la création poétique et de la littérarité l'avait-il conduit à traiter *passim* de questions analogues. Témoin les satires ménippées « L'âne de la lyre » qui insiste sur l'art musical, « L'enseignement du cynique » qui porte sur le phalécien formé d'un trimètre ionique mineur, et surtout « Parménon » qui s'apparente à une sorte d'art poétique avant l'heure.

Mais plus encore que les productions des poètes (même élargies à la farce et à l'atellane), ce sont leurs personnes qui comptent aux yeux du Réatin. Au nombre des poètes ainsi convoqués figure en premier lieu Naevius, auquel deux paragraphes entiers sont consacrés et dont les œuvres ont été classées alphabétiquement sur la base de recueils de gloses. De même, Plaute a été abondamment sollicité pour ses caricatures et ses parodies, mais aussi pour ses formes quasi argotiques, ses archaïsmes et ses vulgarismes. Quant à Ennius, il a fourni une ample matière épique où Varron a puisé fréquemment en glosant même des noms propres. Par ailleurs sa prodigieuse mémoire lui a livré les tragiques Pacuvius et Accius, ainsi que le poète comique Caecilius Statius ou encore son ami Sueius. Ce dernier avait composé entre autres un œuvre dont plusieurs fragments décrivent, en des vers de ton précieux et de rythme iambique, les gestes et les attitudes de poulets ou d'oisillons.

Enfin P. Flobert n'a pas manqué de valoriser les « sources grammaticales » du livre VII. Car Varron reconnaît volontiers sa dette envers les spécialistes latins de l'étude du langage, dont ils justifient les règles par la tradition, l'étymologie, la logique et l'exigence de clarté. En particulier L. Aelius Stilo, auteur d'un *Index* des comédies de Plaute, de commentaires sur le *Chant des Saliens* et la *Loi des XII Tables*, et de travaux de lexicographie et d'étymologie.

Voilà en somme un « petit livre rouge » magistralement édité, traduit et commenté par le Professeur Pierre Flobert, et qui rendra les plus signalés services aux lecteurs désireux de se familiariser avec les idées de Varron sur la langue latine. De fait, le Réatin connaît les traités des philologues de l'école alexandrine, et surtout il les confronte à sa propre expérience acquise auprès de maîtres qui lui avaient montré que le langage est une réalité vivante et en perpétuelle évolution. Cela lui apparaissait comme une évidence grâce aux grandes œuvres du théâtre latin aussi bien que de l'épopée nationale, où se conservait un état de langue fort différent de celui qui caractérisait autour de lui les prosateurs contemporains.

Yves Lehmann.

Justin, *Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée*, t. III : Livres XXIV-XLIV, texte établi, traduit et commenté par Bernard Mineo, notes historiques par Giuseppe Zecchini (Collection des Universités de France) : Paris, Les Belles Lettres, 2020, x et 316 pages en partie doubles.

Avec cet ouvrage s'achève la publication de l'*Abrégé des* Histoires Philippiques *de Trogue Pompée* de Justin dans la Collection des Universités de France. Après les tomes I (livres I-X) et II (livres XI-XXIII) parus en 2017 et 2018 (comptes rendus dans la *REL* 95, 2017, p. 253-254, et 96, 2018, p. 270-271), voici en effet le troisième et ultime volume de l'œuvre de Justin. Il comprend les livres XXIV à XLIV et recouvre la période qui s'étend de la ligue des cités grecques contre les Étoliens en 280 av. J.-C. à la restitution des aigles romaines par les Parthes en 20 av. J.-C. et à la victoire des armées augustéennes sur les Cantabres en 19 av. J.-C. L'essentiel de ces livres, à savoir les livres XXIV à XL, est consacré à l'histoire, jusqu'à leur disparition ou leur annexion, des principales monarchies « philippiques » issues du partage de l'empire d'Alexandre – Macédoine des Antigonides, royaume séleucide, Égypte des Lagides et des Ptolémées – ainsi que celle du royaume du Pont. Ce même ensemble est aussi une source de première importance pour les guerres de Rome contre la Macédoine et pour les guerres contre Mithridate, avec notamment la reproduction *uerbatim* du fameux discours, rapporté au style indirect, que Trogue Pompée avait prêté à ce personnage au moment où il s'engageait dans la lutte contre Rome. Alors qu'avec le livre XL s'achève le cycle naturel des *Histoires Philippiques*, l'œuvre comprend encore un appendice ethno-géographique, construit en diptyque : le premier ensemble (livres XLI-XLII) est consacré à l'Orient (histoire des Parthes) ; le second (livres XLIII-XLIV) à l'Occident (origines de Rome jusqu'à Tarquin et histoire de Marseille, histoire de la péninsule ibérique). Comme le note très justement B. Mineo (p. 118, n. 1), « la structure complexe de ce diptyque a en réalité toutes les chances de remonter à Trogue Pompée lui-même et éclaire son espoir d'un renouveau romain encouragé par le succès de Rome à Actium et la fin de l'histoire des royaumes philippiques que signale cette bataille évoquée par Trogue Pompée au Livre XL. Les livres suivants (XLI à XLIV) doivent être lus comme une continuation, laissant deviner la nouvelle orientation de l'Histoire du monde, désormais pacifié sous les auspices augustéens ».

Du point de vue de la conception, ce nouvel ouvrage s'inscrit exactement dans la ligne des deux volumes précédents. Comme cela avait déjà été le cas pour le tome II, il commence immédiatement par le texte et la traduction des livres XXIV à XLIV et ne donne pas le texte des prologues de Trogue Pompée auxquels le commentaire se réfère. De fait la lecture de ce tome III ne peut se concevoir sans avoir le tome I sous les yeux, tant pour ce qui est du texte des prologues des *Histoires Philippiques*, que de la composition de l'œuvre de Trogue Pompée et du tableau permettant d'identifier d'un coup d'œil les passages supprimés par Justin (t. I, p. lxviii-lxix, xlix et p. 11-21 pour les livres XXIV à XLIV). La répartition des tâches entre les deux auteurs est inchangée par rapport aux volumes déjà parus : l'établissement du texte, la rédaction de l'apparat critique, la traduction, à la fois précise et élégante, et les « notes littéraires » en bas de page sont dues à B. Mineo, les « notes historiques » à G. Zecchini. La distribution des notes est plus rigoureuse que dans le t. II, où un manque de coordination entre les deux auteurs avait entraîné des répétitions ou des contradictions : dans ce volume-ci, les deux membres du binôme se sont concertés, se complètent et se font des renvois (exemples : B. Mineo, p. 137 n. 1 renvoyant à G. Zecchini, p. 256, n. 384, à propos du commentaire de Justin sur le choix de Trogue Pompée de ne pas passer sous silence les origines de Rome dans cette partie de l'ouvrage

mais ne pas non plus s'y attarder trop longuement ; G. Zecchini, p. 226, n. 255, renvoyant à B. Mineo, p. 94 n. 1, à propos du discours de Mithridate). Comme dans les deux tomes précédents, le gros des notes, qui est rejeté en fin de volume et dont la rédaction est calquée sur le modèle de celle des livres I à XXIII, est l'œuvre de G. Zecchini. À une exception près : il s'agit du passage consacré aux origines de Rome (XLIII, 1-3, soit 9 pages dans la CUF), qui a eu droit à lui seul à vingt notes de la part de B. Mineo, soit autant que le nombre des notes rédigées par l'universitaire nantais pour la totalité des livres XXI à XL (135 pages). Ces notes, qu'elles soient dues à B. Mineo ou à G. Zecchini, ont un point commun : elles sont explicatives mais ouvrent aussi parfois de nouvelles perspectives. On donnera pour exemple la n. 3 p. 124 à propos de XLI, 5, 8 (*Nam sicut supra dictum est, omnes reges suos hoc nomine, sicuti Romani Caesares Augustosque, cognominauere*) : s'agit-il comme on l'admet généralement d'une remarque de Trogue Pompée permettant de dater la composition de ses *Histoires Philippiques* entre la fin du règne d'Auguste et le règne de Tibère ? ou au contraire d'un ajout de Justin, qui constituerait un indice intéressant pour la datation de l'*Abrégé* ?

L'ouvrage comprend également une bibliographie. Cette bibliographie est non seulement abondante mais à jour puisqu'elle inclut les ouvrages les plus récents comme ceux de A. Borgna ou de D. Hoffmann, parus tous les deux en 2018. Tout au plus pourra-t-on regretter que le titre de la monographie de D. Hoffmann ait été réduit à sa première partie, *Griechische Weltgeschichte auf Latein* ; cet intitulé est difficilement compréhensible sans le sous-titre*, Iustinus « Epitome historiarum Pompeei Trogi » und die Geschichtskonzeption des Pompeius Trogus*. Le lecteur appréciera enfin de trouver à la fin du volume un index général couvrant les trois volumes de l'édition.

Au total, B. Mineo et G. Zecchini, en procurant en trois étapes une édition traduite et richement annotée de l'*Abrégé*, offrent au lecteur une lecture nouvelle de l'épitomé et donnent indirectement des réponses à quelques questions, les plus disputées, sur Trogue Pompée et sur Justin ainsi que sur leurs œuvres respectives.

Martine Chassignet.

Éditions diverses

La Loi des XII Tables. Édition et commentaire de Michel Humbert (Sources et Documents publiés par l'École française de Rome, 7) : Rome, École française de Rome, 2018, x et 952 pages.

Ce travail monumental et exhaustif, qui couronne les très fécondes recherches de ce brillant romaniste, repose d'abord sur le rétablissement critique du texte, dont chaque partie est confirmée par les sources traditionnelles et par les sources « secondaires » – avec les « reconstitutions » proposées par une longue tradition. L'ordre global est présenté, après une riche introduction (p. 1-39), sous forme de liste répertoriant les fragments dans leur intégralité, p. 41-48 ; les fragments « dits de place incertaine », conformément à la tradition, sont donnés séparément (p. 49-50). L'auteur nous apporte tout naturellement une « table de concordance » avec les éditions antérieures et la collation de la *FIRA* (p. 51).